

Hors-série : No Borders (sans frontières)

Dans le cadre des 50 ans des Rencontres d'Arles, « Un podcast, une œuvre » invite la journaliste Lydie Mushamalirwa à réaliser cinq épisodes hors-séries sur la photographie. Elle donne la parole à cinq photographes ayant exposé aux Rencontres et dont les œuvres font partie de la collection du Centre Pompidou. Elle interroge leur engagement à travers le thème de la frontière. Les artistes livrent un regard singulier et inédit sur leur pratique et sur la société.

À la rencontre de Susan Meiselas

L'américaine Susan Meiselas est membre de l'agence Magnum depuis 1976. Elle est lauréate en 2019 du Prix « Women in Motion pour la photographie ». Dans ce podcast, elle aborde son engagement, sa vision de l'Histoire, son lien avec les gens qu'elle photographie et sa place au milieu des conflits, en particulier la révolution nicaraguayenne.

Code couleurs :

En noir, la voix de Susan Meiselas

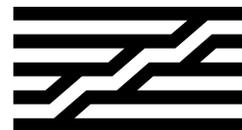
En bleu, la voix narrative

En violet, les extraits musicaux

En vert, les citations de Suzanne Meiselas, extrait de voyage

En rouge, toute autre indication sonore





Transcription du podcast

Temps de lecture : 11 min

[jingle de l'émission] *No Borders (sans frontières)* est une série de podcasts du Centre Pompidou. Cinq photographes sont invités à parler dans vos oreilles des frontières traversées, explorées ou questionnées dans leurs œuvres. Bonjour, bonsoir et bienvenue.

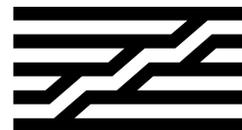
Je me suis toujours sentie au bord de la frontière entre être une outsider et être à l'intérieur, autant qu'un outsider peut l'être. Au moment de la victoire des Sandinistes contre la dictature de Somoza, à laquelle personne ne s'attendait, je faisais partie de ce moment de victoire.

Je ressens l'unité et des gens qui se rassemblaient. Mais c'était leur pays, pas le mien, et je me rendais bien compte que ce moment marquait aussi le début de cette sorte de séparation.

Nicaragua, 1979 : la photographe Suzanne Meiselas a 31 ans et ce pays, d'où elle ignore presque tout, devient peu à peu le sien. Pas d'illusion pour autant, elle sait qu'elle, elle a seulement les images. Eux, ils ont la révolution.

Elle écrira plus tard qu'elle sait aussi qu'avec sa peau blanche, son passeport américain et son appareil photo, elle a des privilèges que les nicaraguayens n'ont pas : circuler sans se mettre en danger, aller et venir entre ces deux pays, franchir des zones interdites et repartir...

Si je dois vous servir de copilote, si je dois répondre à certaines de vos questions, autant commencer par la fin. En cette fin du 19 juillet 1979, je n'avais pas la moindre idée du rôle que j'avais à jouer. Mon périple avait duré si longtemps.



J'avais passé tant de temps à m'approcher des gens, à être là avec eux, prenant peu à peu conscience que je m'éloignais de mon pays natal et commençant à croire que j'en avais trouvé un nouveau.

Tout ça pour m'apercevoir en ce 19 juillet, que cette victoire était la leur, pas la mienne. J'avais les images, ils avaient la révolution. C'est à cet instant que mes photos s'interrompent, lorsque je me sens tiraillée entre ces deux mondes.
[Suzanne Meiselas, extrait de voyage].

[virgule sonore]

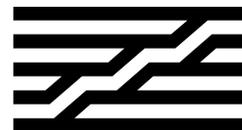
À cette époque, beaucoup de journalistes, y compris des photographes, faisaient des allers-retours. Moi, j'ai toujours voulu rester. Je ressentais l'histoire, parce que personne ne savait quelle direction ça allait prendre, mais j'avais cet instinct, je n'arrivais vraiment pas à partir.

Si je partais, c'était juste pour voir ma pellicule, parce qu'à l'époque, il fallait voir sa pellicule. Ce n'était pas l'ère du numérique, c'était toujours l'analogique, donc je devais soit envoyer ma pellicule, soit la rapporter avec moi aux États-Unis pour la développer.

Mais je n'ai pas choisi de faire mes valises et partir. Je voulais voir comment ça allait évoluer, et nous voilà, 40 ans plus tard, et je continue à aller et venir à différentes périodes.

[virgule sonore]

Je pense que je photographie pour l'Histoire, et l'Histoire peut être observée de n'importe quel point de vue. C'est quelque chose que la photographie fait très bien, elle enregistre un instant précis. Ce qui est puissant, c'est que cet enregistrement reste, mais qu'il peut ensuite être interprété de plein de façons différentes.



D'une certaine manière, oui, je viens de l'Occident, et on ne regardait le reste du monde qu'à travers un point de vue unique.

Bien sûr, ça a changé, mais à cette époque, je pensais beaucoup aux Nicaraguayens, à leur histoire, à ce que ces images signifiaient pour moi et pour eux.

En les ramenant, ou ne serait-ce qu'au moment même où je prenais les photos, ces personnes devenaient visibles au Nicaragua : le journal d'opposition locale, je leur ai donné les photos ; les archives de l'institut d'histoire de l'université, ils ont les images...

Je pense que je suis plus une traductrice qu'une représentante. C'est comme être le scribe pour quelqu'un qui veut envoyer une lettre et le scribe sait comment écrire, vous voyez.

C'est un peu pour ça que je dis qu'aujourd'hui tout est si différent parce que les gens peuvent faire leurs propres images. Quelle est la différence entre ce que je fais et ce qu'ils font eux-mêmes ?

Mais à cette époque, c'était différent ce n'était pas juste prendre la photo, c'était aussi qu'à travers moi, la photo pouvait voyager au-delà de leur horizon et plus loin que je ne pouvais l'imaginer à l'époque.

[extrait musical : Guillaume Poncelet, *Morning Roots au piano*]

J'étais arrivée au Nicaragua en tant qu'étrangère. On me sollicitait à présent comme créatrice d'images. Des Indiens de Monimbo m'ont demandé de les photographier pendant qu'ils s'exerçaient au lancer de grenades artisanales, prêts à participer à l'insurrection imminente.

D'abord réticente, car ils prenaient manifestement la pose devant l'objectif, j'ai tout de même accepté.



L'histoire du Nicaragua est tellement méconnue que je me sentais obligée de les aider à rendre leur propre histoire visible. De retour à New York, la photo des Indiens de Monimbo s'est retrouvée en couverture du New York Times Magazine. C'était la première photo de cette révolution, encore embryonnaire, publiée dans la presse américaine. [Suzanne Meiselas, extrait de voyage].

[virgule sonore]

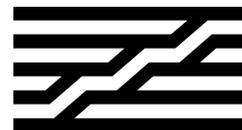
Vous savez, c'est une expérience ambivalente car j'étais très choquée quand la couverture du New York Times est sortie. C'était la première fois que mon travail se retrouvait dans les médias.

D'un autre côté, il n'y a rien de plus intime que lorsqu'une personne que vous avez photographiée reçoit et apprécie la photo en retour. C'est vraiment précieux de pouvoir créer ce beau moment. Donc à cette époque, j'avais toujours un Polaroid avec moi. Je voulais photographier sur le vif, mais au milieu d'une guerre, c'était impossible.

Vous savez, le Polaroid a toujours été pour moi une occasion si spéciale de donner. À mes yeux, offrir est l'expérience la plus profonde et la plus importante qui soit. Sur le mur de la petite cabane de Justo, l'Indien de Monimbo que j'ai photographié, il y a toujours le Polaroid original que je lui ai donné il y a 41 ans. Sa famille l'a conservé. La photo est restée intacte, étonnamment.

Lors de la victoire, j'ai dit : « j'ai les images et ils ont une révolution » car je trouvais la révolution beaucoup plus intéressante que toutes les photos que je pouvais en faire.

Le défi était tellement énorme, vous imaginez ? Comment transformer ce tout petit pays en une réalité dont ils rêvaient tous ? Alors bien sûr, beaucoup diront qu'ils n'y sont pas arrivés, mais il me reste encore les images pour pouvoir y réfléchir, tout comme eux.



Ce ne sont pas seulement mes images, comme je l'ai dit, je ramène souvent les photos aux personnes que j'ai photographiées quand je peux.
Ce n'est pas toujours possible.

D'un côté, ces clichés m'appartiennent toujours. De l'autre, je les ai donnés.
J'aime cet équilibre, j'aime qu'ils puissent être de moi, pas que pour moi.
En fait, je fais partie du don. Je vois ça comme un cercle, vous voyez ?
Je pense souvent à des cercles vertueux et à des cycles de cheminement qui sont très enrichissants.

[musique de piano : Guillaume Poncelet, *Morning roots*]

Soudain, au détour d'une errance, on tombe par hasard sur un brasier, sur des fumigènes. On passe un coin de rue, un autre, et ce sont des vitres brisées, de la fumée, des cris, des slogans.

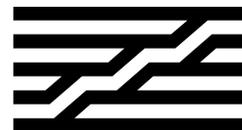
Alors la garde nationale surgit. La foule se disperse frénétiquement. Les grenades font exploser les portes fermées. Ensuite, le silence. Dehors, les gardes se mettent à tirer et on m'attrape par le bras tandis qu'ils mitraillent les façades.

On attend. Personne ne bouge. Photographier ou non, sans s'embarrasser d'esthétique, regarder par la fenêtre. Faire une image sans puissance, sans tension, pas assez proche. L'expérience n'est pas l'image.

[Suzanne Meiselas, extrait de voyage].

J'aime l'idée que les photos puissent inciter les gens à s'engager, mais je ne pense pas être une militante. Bien sûr, d'une certaine manière, je milite pour faire ressurgir l'Histoire, mais ce n'est pas le pragmatisme de l'activisme.

Ça ne veut pas dire que je ne manifeste pas moi-même dans mon propre pays pour un certain nombre de causes.



Donc je suis peut-être activiste dans d'autres domaines, mais je ne considère pas que ce soit ma mission en tant que photographe.

Si vous documentez l'Histoire, vous devez faire un pas de côté, mais si vous devancez l'histoire, vous ne savez pas où ça va aller.

Si vous regardez les photographes, ils se mettent très souvent en tête des manifestations, et moi, j'ai dit qu'il ne faut pas être devant, mais sur le côté. C'est d'ailleurs toujours ce que je pense vraiment : vous essayez de vous rapprocher le plus possible, mais il y a une différence évidente entre qui ils sont en tant que protagonistes et ce que vous pourriez apporter.

Ça ne veut pas dire que je ne souhaite pas que mes photos soient utilisées par des militants, mais je ne me définis toujours pas comme l'activiste. Je suis l'activatrice.

[extrait musical : Zoufri Maracas, *Le Peuple à l'œil*]

[jingle de l'émission] C'était un podcast du Centre Pompidou, que vous pouvez retrouver sur le site internet du Centre, sur les réseaux sociaux et sur les plateformes habituelles de téléchargement. Merci à chacun et chacune pour votre écoute et à bientôt.



Crédits

Écriture et réalisation : Lydie Mushamalirwa

Éditorialisation : Célia Créten

Mixage : Ivan Gariel

Lecture : Claudia Mongoumou lit des extraits de Voyages écrits par Suzanne Meiselas

Design musical : Sixième Son

Extrait musical : Guillaume Poncelet - Morning Roots au piano ; Zoufri Maracas - Le Peuple à l'œil.

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés
et Accessible.net